

Université de Fribourg (CH)
Philosophie
Séminaire MA : In Whose name ? Postcoloniality in Literature and Philosophy.
Professeur : Emmanuel Alloa
Semestre d'automne 2021

POST-COLONIALISME CHEZ KAFKA
Critique de l'impérialisme colonial dans *La*
Colonie Pénitentiaire.

Louis MEON
louis.meon@unifr.ch

Table des matières

Introduction	p.3
Arguments autour de l'œuvre et de son auteur	p.3
Contexte de la nouvelle : Kafka, un homme éclairé.	p.3
Critique de l'instrument colonial à travers la description de l'outil de torture.	p.5
Critique du système judiciaire colonial, comparable à celui auquel s'est confronté Kafka.	p.7
Refus de l'espérance religieuse.	p.9
Une lecture contemporaine de Kafka	p.11
L'administration des colonies, source de pouvoir dans l'impérialisme colonial.	p.11
La lecture poétique de Kafka : une distanciation qui rapproche du réel.	p.13
La folie coloniale.	p.16
Le messianisme, symbole d'un empirisme chrétien.	p.18
Le rapport à la colonisation contemporaine.	p.19
Conclusion	p.22
Bibliographie	p.23
Ouvrages	p.23
Articles	p.24
Autres sources	p.24

Introduction

A travers cette recherche, nous souhaitons mettre en avant la lecture politique de la nouvelle de Franz Kafka : *La colonie pénitentiaire*. Nous nous intéressons plus précisément à la critique de l'impérialisme colonial prêté à la nouvelle. Le contexte historique autour de *La colonie pénitentiaire* ainsi que la biographie de son auteur permettent certaines interprétations. Cette nouvelle a subi de nombreuses approches. L'écriture perd le lecteur dans des jugements divers et habille la nouvelle d'explications qui peuvent toutes trouver une certaine pertinence. Notre travail justifie cette pertinence dans la coopération entre la vie privée de l'auteur et les images que nous percevons à travers cette lecture.

Il faudra donc dans un premier moment s'attarder sur les origines de la nouvelle et sur la vie de son auteur pour construire l'argumentation. Nous observerons que la vie de Kafka n'était pas indifférente aux événements de son époque. Si la nouvelle expose des tensions nous permettant un rapprochement avec la critique coloniale, nous observerons que la vie de l'auteur et son attrait pour les causes libertaires seront un soutien efficace pour ces interprétations.

Nous procéderons dans un deuxième temps à une lecture plus contemporaine de *La colonie pénitentiaire* avec le soutien des écrits de Hannah Arendt et de Marie-José Mondzain, toutes deux lectrices de Kafka. Les deux autrices permettront de guider une nouvelle analyse qui se voudra plus libre.

Le premier axe contextualisant permet donc au second axe de se développer à travers une vision plus contemporaine de *La colonie pénitentiaire*. La portée de la nouvelle ne se limite pas à une interprétation portant sur son cadre historique. Son actualisme et sa pertinence quant aux enjeux de notre société contemporaine forcent notre intérêt à travers une lecture nouvelle.

Argument autour de l'œuvre et de son auteur.

Contexte de la nouvelle : Kafka, un homme éclairé.

Kafka a écrit *La colonie pénitentiaire* entre le 4 et le 18 octobre 1914¹. A ce moment-là, l'Allemagne possède des colonies en Afrique du Sud-Ouest (future Namibie). La conquête coloniale allemande débute en 1880. L'empereur Guillaume II souhaitait être en concurrence avec l'impérialisme britannique. L'Allemagne veut sa place en Afrique, elle trouve injuste que « le seul peuple civilisé européen »² ne prenne pas part dans cette conquête. De cette volonté

¹ Marie José Mondzain. *K comme Kolonie : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, 2020, La Fabrique, p. 65.

² Hélène Miard-Delacroix décrit les ambitions de l'Allemagne quant à la colonisation. Carl Peters, alors chef de la colonisation allemande déclara en 1884 que l'Allemagne était « sortie bredouille dans le partage du monde tel

d'être partout chez soi suivra le massacre de dizaines de milliers d'africains (brasiers circulaires sur les populations d'Hereros en Afrique du Sud-Ouest). Franz Kafka ne semble pas étonné de cette violence de la part de l'Allemagne. La déclaration de la première Guerre Mondiale, continuité d'une violence déjà présente en Allemagne à travers son exploitation coloniale, ne surprend pas l'écrivain. Il s'exprimait d'ailleurs le 2 août 1914, sous le ton de l'indifférence, dans son *Journal* :

L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie.

- Après-midi piscine.³

L'ironie de l'auteur est flagrante. *La colonie pénitentiaire*, écrite dans une période de guerre, semble être une réponse face à ce système de domination qui continue son avancée. Kafka ne pouvait pas se détourner de la situation de l'Allemagne. Il a reçu une éducation en allemand et fréquentait les écoles allemandes.⁴ Le contexte historique est un élément important dans l'analyse du texte de Kafka. Bien que l'auteur ne se soit que peu exprimé face à de tels événements, l'ironie de telles notes peut donner au lecteur une idée de sa position face à son histoire.

Il faut ensuite s'attarder sur certains aspects de la vie de Franz Kafka. Selon certains de ses biographes comme Klaus Wagenbach, on savait que l'écrivain s'intéressait à l'ethnologie de son temps et notamment aux études menées au Congo.⁵ De plus, on pourrait se demander s'il fut influencé par son « oncle de France », Joseph Loewy, qui était comptable dans les colonies belges au Congo. On ne sait que très peu de choses sur la connaissance de Kafka quant à l'engagement de son oncle, qu'il adorait, dans les travaux des voies de chemin de fer au Congo sous le régime du roi Léopold II. Certains ouvrages relatant les analyses des écrits de Kafka ont émis la possibilité de visites éventuelles de l'oncle chez sa famille à Prague lors de ses interruptions de voyages.⁶ Kafka, qui ne mentionne rien dans ses écrits, pourrait donc avoir été aux faits des agissements de son oncle. Cependant, malgré la faible expansion coloniale

qu'il s'est fait entre les nations depuis la fin du XVème siècle [...] », *L'Allemagne impériale entre "place au soleil" et "place à part"*, Relations internationales, n°123, 2005/3, pp. 25-36.

³ Franz Kafka, *Journal*, 2 août 1914, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, t. III, p. 358.

⁴ Max Brod raconte les lieux où son ami a étudié : « Franz fit ses études à l'école primaire allemande du Masny trh, puis au lycée allemand de Staromestké Náměstí ». Max Brod, *Franz Kafka : souvenirs et documents*, traduit de l'allemand par Hélène Zylberberg, Gallimard, « Leurs figures », 1945, p. 22.

⁵ Pierre Benetti, *Kongo, Kolonie, Kafka*, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/05/02/kongo-kolonie-kafka/>, consulté le 10/11/2021.

⁶ Anthony Northey, *Kafka's Relatives. Their Lives and His Writing*, Yale University Press, 1991, pp.15-30, cité par Pierre Benetti dans *Kongo, Kolonie, Kafka*, op. cit.

allemande, le sujet du colonialisme était vivement discuté dans les milieux intellectuels germanophones, milieux que fréquentait l'auteur pragois.⁷

Kafka était un homme engagé politiquement à son époque. Il participait aux réunions du *Klub mladych* (Club des jeunes), association antimilitariste, libertaire, anticléricale et à tendance socialiste.⁸ Ces réunions rassemblaient des personnages comme Vlasta Borek (traducteur de Kropotkine), et défendaient des hommes comme Francisco Ferrer, fondateur de l'École Libre, condamné à mort en octobre 1909. Ses lectures d'auteurs anarchistes tels que Bakounine ou Kropotkine et ses positionnements politiques, montrent un homme qui se dressait contre les formes de dominations de son époque. Kafka était sensible à des personnages comme Ravachol ou Emma Goldman.⁹ Il n'était cependant pas un écrivain anarchiste. On ne peut réduire son œuvre à une seule vision politique. Mais sa fréquentation des milieux anarchistes à Prague dans les années 1910-1912 indique clairement une volonté anti-autoritaire et un esprit libertaire. Il ne semble donc pas étonnant que *La colonie pénitentiaire* serve d'appareil critique contre l'impérialisme colonial toujours présent au début du XX^e siècle. Son engagement politique se retrouve aussi dans l'intérêt qu'il porte à l'affaire Dreyfus. Ce rapprochement est intéressant pour interpréter l'origine de l'idée de l'île de *La colonie pénitentiaire*. Elle pourrait avoir été inspirée de l'île du diable où Dreyfus fut captif et où les sévices infligés ressemblaient à ceux que l'on pouvait observer au sein des colonies européennes en Afrique.¹⁰ L'inspiration aurait pu aussi venir des bagnes de Nouvelle-Calédonie, où Dreyfus aurait pu séjourner.

Le contexte de la nouvelle est donc un terrain fertile aux interprétations sur la critique de l'instrument colonial. La biographie de Kafka et l'analyse de sa pensée libertaire, mêlées à l'histoire de son époque, donnent des éléments de réponses sur sa vision de la colonisation et de sa politique de domination.

Critique de l'instrument colonial à travers la description de l'instrument de torture.

Certains liens peuvent être établis entre l'appareil colonial et la machine que décrit Kafka dans *La colonie pénitentiaire*. Dans l'une de ses lettres à Felice (une des fiancées de Kafka) écrite le 31 octobre 1916, il lui recommande certains livres dont un mentionné comme son préféré : *The*

⁷ Paul Peters. *Witness to the Execution: Kafka and Colonialism*, University of Wisconsin Press, Monatshefte, Winter 2001, Vol. 93, n°4, p. 403.

⁸ Klaus Wagenbach ajoute même un article du journal « Bohemia » datant du 10 octobre 1910 qui qualifiait le club « [d'] organisation anarchiste ». *Kafka par lui-même*, traduit de l'allemand par Alain Huriot, Seuil, « Écrivains de toujours », 1968, p. 86.

⁹ Michal Mares était un écrivain anarchiste, voisin de Kafka. Il décrit le rapprochement entre Kafka et les figures de l'anarchisme dans « *Comment j'ai connu Kafka* », publié en annexe dans Klaus Wagenbach, *Franz Kafka. Années de jeunesse (1883-1912)*, traduit de l'allemand par Élisabeth Gaspard, 1967, pp. 70,71,135,107,108,141.

¹⁰ Paul Peters. *Witness to the Execution: Kafka and Colonialism*, op. cit., p. 402.

Sugar Baron d'Oskar Weber. La nouvelle de *La colonie pénitentiaire* a été écrite après la sortie du livre de Weber. Au vu de l'attrait de Kafka pour ce roman, il semble donc important de marquer ce lien. L'histoire décrit la situation d'un ex-officier d'artillerie, arpenteur (*Landvermesser*) pendant sept ans en Amérique du Sud. Le personnage surmonte les difficultés financières, climatiques et environnementales en Amérique du Sud. Le livre est écrit sur un ton impérialiste et colonialiste mais de manière modérée si l'on considère l'époque (1914). On observe de plus un style auto-critique et humoristique dans la narration. Divers liens sont décrits entre les œuvres de Kafka et cette nouvelle dans un article de Peter F. Neumeyer¹¹. La machine de Kafka, pliant les corps à sa volonté, peut être comparée aux machines des raffineries de sucre, battant la cane pour la rendre un peu plus pliable. On pourrait alors se demander si Kafka a vraiment émis un jugement sur cet aspect mécanique et sur la technologie de son époque qui a pu servir d'outil de torture. Et il semble que ce fut bel et bien le cas. Dans son livre *Conversations avec Kafka*, Gustave Janouch décrit le dégoût de l'auteur pour l'avancée technologique mondiale qui sert à déshumaniser les Hommes.¹² Elle prive les gens de leur individualité, de leurs caractéristiques particulières. La machine de Kafka, familière de celle de Weber, représente un engin qui domine les corps, leur imprime une sentence. Les corps et les esprits se plient sous le joug de l'engin de mort. La description de la machine rappelle celle d'un appareil de torture, d'une création sadique. Une fois de plus, nous pouvons chercher dans la biographie de Kafka des éléments qui pourraient justifier l'aspect cruel de cette invention. Les travaux d'Octave Mirbeau furent une inspiration pour Kafka. Dans *Le Jardin des Supplices*, Mirbeau décrit les atrocités que la condition humaine peut commettre. Le sadisme décrit dans le livre de Mirbeau peut ressembler à celui de la nouvelle de l'écrivain pragois. Le plaisir de la torture, la fascination de ses méthodes et l'attrait de la violence sont des aspects qui se retrouvent dans les deux textes. Le sadisme de l'officier est comparable à celui de Clara ou du bourreau chinois qui décrit les supplices infligés aux prisonniers. La cruauté est banalisée par le ton presque humoristique dans la nouvelle de Kafka. Elle s'apparente à la gratuité de la violence présente dans le livre de Mirbeau¹³. La machine de *La colonie pénitentiaire* représente cette violence à la fois inimaginable mais en même temps banalisée par les atrocités de la colonisation.

¹¹ Peter F. Neumeyer. *Franz Kafka, Sugar Baron*, The John Hopkins University Press, Modern Fiction Studies, Vol.17, n°1, Special number: the modern german novel, spring 1971, pp. 5-16.

¹² Gustav Janouch. *Gespräche mit Kafka*, Frankfurt am Main, Ficher Bücherei, 1961, p. 118, cité par Peter F. Neumeyer dans *Franz Kafka, Sugar Baron*, op.cit., p. 9.

¹³ On peut déceler le même humour sombre mêlé à la torture lorsque le bourreau s'exprime dans l'œuvre de Mirbeau : « J'ai retaillé un homme, des pieds à la tête, après lui avoir enlevé toute la peau... Il était si mal bâti !... Ha !... ha !... ha !... », Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Gallimard, 1991, p. 202.

La critique de la technologie de son temps, combinée à ses lectures décrivant l'appareil colonial dans toute sa violence, peut nous permettre d'interpréter l'élaboration de cet engin de torture comme une critique de l'impérialisme colonial sous ses formes machiniques. Chez Kafka, la résonance de la machine et des rouages s'apparente à celle de l'administration. Elle favorise l'angoisse, projette son dégoût à travers cet outil de torture, massacrant les corps impuissants des hommes dominés. La machine est vieille, elle grince, il faut cacher ses défauts comme pour l'instrument colonial dont les atrocités ont été longtemps enterrées. On perçoit une organisation de la torture. La machine comprend trois parties. Une partie supérieure dirigée par l'officier, l'étage de la dessinatrice (*der Zeichner*). Une partie intermédiaire où se trouve la herse (*Egge*). Elle imprime la chair du condamné. Enfin, elle possède un troisième niveau, le lit (*bett*) où le prisonnier est allongé comme une page vierge. On observe une attention détaillée de l'officier sur les détails de la machine. L'instrument de torture est admiré par ce dernier. Chaque niveau est important pour que le message puisse être gravé dans la peau du prisonnier. L'atrocité de la scène ne peut que rappeler celles qui furent commises dans les pays colonisés et notamment au Congo, où les scènes de torture et de mutilation ont montré la déshumanisation qu'ont subi les peuples opprimés. La nouvelle, bien que ne faisant qu'une quarantaine de pages, comprend un long processus descriptif de la machine. Cet outil, qui nous est suggéré dans ses moindres détails, reste cependant mystique à nos yeux.

Critique du système judiciaire colonial, comparable à celui auquel s'est confronté Kafka.

Kafka écrit *La colonie pénitentiaire* alors qu'il progresse dans l'écriture de son roman *Le Procès*. Au sein de ce livre, Kafka décrit une justice infernale qui va rendre fou son personnage principal (Joseph K.) L'incompréhension est totale, la corruption est omniprésente, le condamné doit subir un jugement injuste et ne parvient pas à trouver la cause de son fondement. Si l'on regarde de plus près la vie de Frantz Kafka, on peut noter ses débuts difficiles dans le monde du droit. Ses études furent complexes et pénibles¹⁴. Les matières enseignées, comme le droit romain ou le droit des obligations, l'ennuyaient. Kafka persévérait dans ses études de droit seulement pour ses parents. Les lectures philosophiques lui procuraient un plus grand plaisir. Même après l'obtention de son doctorat en 1906, il ne fut guère inspiré par une carrière dans le droit. Son passage aux assurances ouvrières lui donna un avant-goût de l'injustice et de l'exploitation des travailleurs. La lourdeur de l'appareil judiciaire décrit dans *Le procès* peut être comparée aux heures interminables que Kafka décrivait dans son travail d'assurances. Les

¹⁴ Klaus Wagenbach. *Kafka par lui-même*, op.cit., p. 48.

responsables de justice y sont décrits comme des irresponsables, désintéressés de leurs fonctions. Son expérience dans les assurances ouvrières lui laissa un goût amer. Il était désolé de l'indifférence de ces gens face aux intérêts vitaux des ouvriers. Kafka déplorait les conditions de travail et les choix juridiques pris par les responsables d'entreprises incompetents en la matière et dont le seul but était leur propre profit¹⁵.

Kafka décrit ensuite l'absurdité de cet appareil de justice. Dans *La colonie pénitentiaire*, la machine est censée imprimer les inscriptions du papier de l'officier où il est écrit : « Sois juste »¹⁶. La justice arborée par l'autorité en place est donc décrite comme arbitraire. L'injuste devient juste selon l'opresseur. Kafka s'oppose donc aux notions de justices qu'on impose arbitrairement. A travers son intérêt pour l'affaire Dreyfus, il exprime son dégoût pour l'injustice, pour la condamnation à tort. L'engagement politique de Kafka est une preuve supplémentaire pour appuyer la critique anticolonialiste. L'injustice est un fléau contre lequel se bat Kafka dans ses prises de position et son soutien pour Dreyfus et Ferrer. Kafka refuse de s'adonner au silence. Dans *La colonie pénitentiaire*, l'officier dit au voyageur de ne pas se prononcer. C'est ce silence que condamne Kafka, le silence face à la tyrannie coloniale. Seulement, lorsque la parole revient, lorsque l'on cesse d'être muet, la remise en question détruit le pouvoir en place. L'injustice est révélée et l'application des sentences arbitraires n'ont plus lieu d'être. Dans la nouvelle l'officier peine à justifier les raisons de la condamnation, plus personne ne veut soutenir un régime aussi archaïque. Il implore l'aide du voyageur mais souhaite en même temps qu'il ne le juge pas. Cette justice, qui se justifie comme l'on justifie un dogme, perd alors tout son sens dans la description légère qu'en fait Kafka. Le lecteur découvre un officier qui est dépassé, qui vit à une époque de transition où les pratiques tortionnaires peinent à trouver une justification. Kafka, non-déclaré comme un anarchiste, mais qui était à l'écoute de la pensée socialiste et libertaire, brise ce silence face à la domination et frappe l'injustice en exposant son archaïsme.

Afin d'ajouter un élément important dans la représentation kafkaïenne de la justice, il me semble encore essentiel d'introduire la parabole « Devant la loi » présente dans le chapitre « Dans la cathédrale » du roman *Le procès*. Des interprétations multiples ont émergé des lectures diverses de ce passage. Kafka ne s'est que très peu prononcé par rapport au sens de ce texte mais se faisait une joie de le lire à ses amis¹⁷. Ce passage fut tantôt analysé comme une

¹⁵ *Ibid.*, p. 82.

¹⁶ Franz Kafka, *La colonie pénitentiaire*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, Gallimard, « Du monde entier », 1948, p. 40.

¹⁷ Klaus Wagenbach. *Kafka par lui-même*, *op.cit.*, p. 126.

critique d'un système judiciaire impénétrable, tantôt comme une critique de la liberté réelle quant aux choix de l'homme. Ici aussi il semble dangereux de se précipiter sur une affirmation décisive de la volonté de Kafka. Cependant, cet état nébuleux dans lequel l'auteur laisse le lecteur peut être comparé à la vision kafkaïenne de la justice. Le lecteur est tout aussi perdu dans sa lecture que Joseph K. lorsqu'il se retrouve condamné pour des raisons qui lui échappent. On retrouve encore une fois cet aspect dans *La colonie pénitentiaire*. Comment supporter l'absurdité de la justice présente dans la nouvelle ? Le prisonnier est condamné à mort pour des raisons absurdes. L'officier articule sa pensée autour de ce système injustifiable. Cette absurdité est semblable à celle de l'acceptation de la justice tortionnaire utilisée dans les colonies. Kafka n'est pas surpris par cette violence mais il la dénonce et la pointe du doigt. Comment l'homme peut-il se justifier de perpétuer de telles atrocités ? Réponse : il ne le fait pas car cela est juste pour lui. Kafka crée le malaise en faisant ce constat. Face aux violences de l'époque, auxquelles Kafka était confronté lors de ses discussions, la critique d'un système judiciaire par l'absurde semble être une arme redoutable.

Refus de l'espérance religieuse.

La relation de Franz Kafka avec la religion est complexe à étudier. Durant son enfance, Kafka fut confronté à l'idée de Dieu. Dans une rétrospective de l'année 1911, l'auteur relatait dans son *Journal* les discussions qu'il avait avec son ami Bergmann sur la question de Dieu. Les deux enfants discutaient de la possibilité de son existence¹⁸. Un peu plus tard, à l'âge de seize ans, il fréquenta une organisation anticléricale, l'Ecole libre¹⁹. Kafka ne voulait arborer le « fantôme de judaïsme »²⁰. Sa relation difficile avec son père ne l'aida pas non plus à forger une foi et une fascination pour le culte religieux. Dans la *Lettre à son père*, Kafka pointait du doigt le judaïsme inexistant d'Hermann Kafka. Ce dernier ne se présentait, selon les mots de son fils, que quatre fois par an à la synagogue et détestait être appelé à la lecture du Talmud. C'était donc dans cette image de la foi que Kafka dut subir les lectures du livre des prières dans un ennui le plus total²¹. Malgré ces débuts difficiles dans ses rapports à la religion, cela n'empêcha pas Kafka de critiquer un certain rationalisme qui se développait autour de lui. C'est à cette même époque, dans les années 1910 et 1911, qu'il s'intéressa à l'histoire juive et à la littérature yiddish. Cet intérêt naîtra de la sympathie de Kafka pour l'acteur Jizchak Löwy²².

¹⁸ Franz Kafka, *Journal*, 12 août 1914, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t.III, p. 207.

¹⁹ Klaus Wagenbach, *Kafka par lui-même, op.cit.*, pp. 34-35.

²⁰ *Ibid.*, p. 35.

²¹ Franz Kafka, *Lettre à son père*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, t. IV, p. 861.

²² Klaus Wagenbach, *Kafka par lui-même, op.cit.*, p. 90.

L'évolution de la pensée de l'écrivain passa par plusieurs phases. L'auteur ne semblait pas s'adonner à la pratique de la religion mais s'intéressait cependant aux textes, à leurs significations et à l'histoire du peuple juif. Kafka, comme mentionné précédemment, a fréquenté des milieux anticléricaux à tendance anarchiste. Il soutenait certaines causes défendues par ces cercles de pensées libertaires. On peut donc observer un certain respect de l'histoire religieuse mais aucunement une pratique de la loi du Talmud.

Dans les écrits de Kafka, on retrouve un refus de l'espérance religieuse. Les protagonistes subissent souvent une loi ou une situation qui les malmènera, qui leur fera subir certains tourments. Personne ne viendra les aider, ni Dieu ni l'Homme. En tout cas plus l'Homme que Dieu. Mais puisque l'Homme est souvent responsable des supplices décrits, on ne peut pas non plus attendre grand-chose de lui. Dans *La colonie pénitentiaire*, le lecteur peut sentir la catastrophe arriver. Malgré une connaissance détaillée de l'instrument, un certain mystère plane. La légèreté de ton de Kafka n'empêche pas qu'un certain poids s'installe dans l'esprit du lecteur. Si l'on connaît l'auteur, on ne peut s'accrocher à l'espoir d'une échappatoire. Dans *La colonie pénitentiaire*, même quand le condamné échappe à sa sentence, on ne peut s'empêcher d'écourter notre enthousiasme. Il y aura une victime et personne ne nous sauvera de cette fin insoutenable. Il semble donc qu'il existe un refus du messianisme chez Kafka. Il serait cependant dangereux de le comparer avec un fatalisme plombant, indiquant que toute perspective de vie ou de joie nous est impossible. Dans ses carnets, Kafka nous laisse entrevoir son enthousiasme quant à la vie :

Ne pas désespérer même de ce que tu ne désespères pas. Tu te crois déjà au bout de tes possibilités, et voilà que des forces neuves accourent. C'est justement ce qui s'appelle vivre.²³

Un élan vital est possible, la force de la vie n'est pas ignorée. Cependant on ne peut traduire ce texte comme un désir de l'arrivée du Messie, qui permettrait de recouvrer ses forces. Les luttes de Kafka dans la défense de personnalités comme Francisco Ferrer ou Alfred Dreyfus attestent d'un militantisme et non d'un fatalisme qui laisserait le pouvoir des institutions opérer sans protestation. Il réside donc chez Kafka un élan de vie, un refus de l'oppression et de ses élans autoritaires. Seulement cet élan vital ne semble pas venir d'une foi en Dieu mais d'une foi en l'Homme. Car la figure de Dieu peut s'incarner dans les traits autoritaires des politiques de conversions au sein des colonies.

²³ Max Brod. *Franz Kafka : souvenirs et documents, op. cit.*, p. 7.

L'étude des textes yiddish et l'intérêt de Kafka pour l'histoire juive ont sûrement dû lui permettre de constater la persécution permanente de son peuple. Kafka assistait aux débats sionistes de son époque, il était attiré par ce milieu humble et solidaire. L'auteur pragois concevait même l'émigration et entreprit de grands voyages avec ses amis Max Brod et son frère Otto. Kafka a donc pu se sentir proche du milieu juif et de leurs revendications. Mais la lecture de ses écrits, et notamment celle de *La colonie pénitentiaire*, nous laisse témoigner d'une violence qui ne se dissout pas dans l'espoir de l'intervention divine. L'officier, le prisonnier, le voyageur, tous sont coupables des violences qui se produisent. La bonté de l'éternel semble absente chez toutes ses créatures mises en scène par Kafka. Pas de pitié pour le condamné, pas de pitié pour l'officier qui passe sous la machine, pas de pitié pour l'ancien commandant de la colonie dont la tombe repose sous une table. Seul l'Homme semble capable de pouvoir faire machine arrière mais, dans la plupart des situations chez Kafka, il ne le fait pas. Cette situation d'inaction pouvait être de même dénoncée pendant l'époque coloniale. Aucune intervention n'a semblé être mise en place pour arrêter cet impérialisme et cette domination sur les autres peuples.

Une lecture contemporaine de Kafka

L'administration des colonies, source de pouvoir dans l'impérialisme colonial.

Comme mentionné précédemment, la vision de l'administration, aussi décrite dans le *Procès*, est une source d'angoisse pour le lecteur. Dans *l'Impérialisme* d'Hannah Arendt, l'administration est décrite comme un outil de domination coloniale. Comme elle l'explique dans son ouvrage, deux nouveaux moyens servent l'impérialisme : la race et la bureaucratie²⁴. Alors que Kafka étudiait au collège d'état germanophone de Prague (Altstädter deutsches Gymnasium), Guillaume II, alors empereur d'Allemagne, massacrait les Boxers lorsque ceux-ci se révoltèrent en Chine en menaçant que « [...] plus jamais un chinois n'osera poser les yeux sur un Allemand ! »²⁵ Ce type de massacre, au nom de la nation, au nom de la race blanche, se retrouvera au sein des pires exploitations coloniales comme on a pu le rapporter dans les colonies belges au Congo à la fin du XIXème siècle, où des dizaines de millions de congolais

²⁴ « L'un était la race en tant que principe du corps politique, l'autre la bureaucratie comme principe de domination à l'étranger ». Hannah Arendt. *L'impérialisme*, traduit de l'anglais par Martine Leiris, Fayard, « L'espace du politique », 1982, p. 111.

²⁵ *Ibid.*, p. 112.

ont péri sous les ordres de Léopold II²⁶. Si la race fut un prétexte pour dominer les autres peuples, la bureaucratie fut un instrument qui permit à l'expansion coloniale de combiner les atrocités commises avec une administration organisée. Car, pour assouvir sa faim d'expansion, l'impérialisme européen devait fixer cette justification du massacre à travers une organisation qui lui permettait de l'exercer. Ainsi, la pensée « d'hommes blancs » issus de « lignées supérieures » vint se graver sur le papier des administrations en Inde et en Afrique. Plus aucune considération n'était faite pour les Droits de l'Homme. Ces administrations furent les mortiers qui brisèrent tous les murs éthiques qui entravaient la route de l'impérialisme et de la domination blanche.

Dans *La colonie pénitentiaire*, Kafka décrit une scène d'exécution dont la seule autorité repose sur la loi de la colonie. Cette loi fut dictée par son ancien gouverneur tant admiré par un officier qui perpétue l'application de ces lois. Telle une administration qui fixe la supériorité de l'homme blanc, la colonie de Kafka possède des lois qui permettent les atrocités commises. Ici, c'est au nom d'une justice que la torture est appliquée. L'officier ne jure que par elle, il l'admire. Il en parle même comme d'une « œuvre »²⁷. La machine, qui représente l'œuvre de la justice, incarne les lois arbitraires qui ont dicté le massacre de centaines de milliers d'individus pendant l'ère coloniale. L'arbitraire et la violence de cette domination s'expriment dans une facilité de l'exécution. Le condamné ne semble pas connaître sa sentence, ne semble pas avoir pu se défendre de quoi que ce soit. L'officier ne s'en cache pas car l'arbitraire se justifie de lui-même, il n'a pas besoin d'autres raisons que sa volonté propre : « Le principe d'après lequel je décide, le voici : la faute est toujours certaine »²⁸. Tout comme la faute d'être un homme de couleur dans les colonies était certaine pour les colons. L'officier est convaincu de la justice de son action, à aucun moment il ne remettra en cause ces anciennes coutumes, comparables aux anciennes administrations coloniales. Ces parallèles entre les méthodes coloniales permettent l'interprétation critique d'un système colonial et de son expansion à travers la tyrannie et le massacre.

Un peu plus loin dans la nouvelle, le lecteur peut constater le sentiment d'injustice du voyageur. Cependant, ce dernier ne va pas l'exprimer de sitôt. Et même plus tard, lorsqu'il ne peut s'empêcher de critiquer les méthodes de l'officier, il ne parviendra pas à nuancer la pensée de ce dernier quant à la notion de justice. Le voyageur représente ce qui est étranger, il incarne les

²⁶ Selwin James. *South of the Congo*, New York, 1943, p. 305 cité par Hannah Arendt dans *L'Impérialisme*, *op.cit.*, p. 112.

²⁷ Franz Kafka, *La colonie pénitentiaire*, *op. cit.*, p. 11.

²⁸ *Ibid.*, p. 17.

« idées européennes »²⁹. Cette référence à l'Europe est une référence aux Droits de l'Homme. Si l'officier aborde avec mépris ce sujet, c'est bien pour rendre compte de l'inexistence de tels droits dans ce lieu (et dans sa conception de la loi). L'officier est au fait de la critique de ses méthodes, que l'on juge archaïque, il ne s'en émeut pas pour autant. Il est aliéné par cette législation tyrannique, il la respecte au nom de la patrie. Pour exister, elle se doit d'être respectée à la lettre. Cette justice est surannée, elle ne trouve plus de justification et son existence devient une lourdeur, comparable à celle des tenues d'officiers, pesantes sous la chaleur des tropiques. La machine illustre cet archaïsme qui persiste malgré sa détérioration. Les rouages sont cassés, les chaînes sont usées, son fonctionnement n'est plus aussi performant qu'auparavant. Cet outil de torture appartient à un temps plus ancien, plus obscur, où de telles pratiques étaient des coutumes encouragées par une administration barbare. Elle n'est plus que le vestige de cette forme d'autorité qui s'exerçait injustement sur les esprits et les corps. Chez Kafka, les concepts d'administration et de justice étaient sources d'anxiété, de situations absurdes. Cette absurdité se retrouve dans *La colonie pénitentiaire*. L'officier, avec sa notion arbitraire de la justice, nage à contre-courant dans une colonie qui essaye de changer ses méthodes. La violence de cette barbarie apparaît au grand jour à travers un décalage entre le discours de l'officier et la pensée du lecteur, qui, dans une lecture contemporaine de la nouvelle, se heurte à ses propos. Une lecture nouvelle de *La colonie pénitentiaire* met en lumière l'absurdité chez l'officier, image de l'impérialisme colonial et de ses tentatives de justification de l'absurde.

La lecture poétique de Kafka : une distanciation qui rapproche du réel.

Dans la partie précédente, nous nous sommes intéressés à ce décalage entre le discours de l'officier et les morales changeantes, qu'elles soient celle du nouvel ambassadeur de la colonie ou celle du lecteur contemporain. Marie José Mondzain évoque ce décalage et cette légèreté chez Kafka. Dans son ouvrage *K comme Kolonie*, Mondzain décrit ce qu'elle appelle « la décolonisation de l'imaginaire »³⁰. Ce terme indique selon elle un geste résistant de la part de l'auteur. Une résistance contre l'hégémonie de la pensée impérialiste. L'écriture de Kafka serait donc un acte de résistance, une lumière qui révèle l'absurdité des discours dominants imprimant leurs opinions et leurs craintes dans nos esprits, telle la machine de *La colonie pénitentiaire*. Kafka perturbe le lecteur, il brouille les codes, lui apprend à répondre à ses doutes par lui-même. Il ne s'est que très peu exprimé sur l'interprétation de ses écrits. Il laisse cette interprétation

²⁹ *Ibid.*, p. 31.

³⁰ Marie José Mondzain, *K comme Kafka : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, op. cit., p. 16.

mûrir dans la tête de ses lecteurs. Hannah Arendt, lectrice de Kafka, à qui elle consacrera un chapitre entier dans son ouvrage *La tradition cachée*³¹, décrit aussi cette visée du récit kafkaïen³². Kafka, selon la pensée Mondzain, fragilise le réel. La fragilisation permet une élévation du lecteur au-dessus de la nouvelle. Elle lui permet de se retrouver dans une position de spectateur. L'écriture devient donc un instrument de lutte. Mondzain parle du sens musical chez Kafka, la musique permet de rendre la voix à ceux qu'on a fait taire³³. Ainsi, *La colonie pénitentiaire* est une nouvelle qui dénonce l'acte colonial grâce à l'absurdité de la scène de torture, créant un décalage entre l'officier et le lecteur. La décolonisation, sous sa forme artistique, devient accessible à tous. Tout le monde devient impliqué. Cette stratégie de décolonisation de l'imaginaire ne concerne pas seulement les victimes d'une quelconque forme de domination. Elle permet d'établir un lien entre les différents lecteurs qui endossent le rôle d'observateur. Comme l'écrit Hannah Arendt : « nous avons l'impression que chacun de nous est appelé, convoqué »³⁴.

On pourrait aussi analyser la manière dont Kafka retourne la situation dans la nouvelle. L'officier, dans sa position d'exécuteur sans pitié, devient ensuite le condamné. Chaque personnage côtoie la mort mais aucun ne l'empêche. Le voyageur, malgré son sentiment d'injustice, n'intervient pas car « il est toujours délicat d'intervenir sérieusement dans les affaires des étrangers »³⁵. Le prisonnier, une fois libéré, rit de la situation de l'officier, il ne semble pas écœuré de la scène horrifique qui se déroule sous ses yeux. Le soldat n'intervient pas non plus. Tous sont liés dans cette scène de mort, comme tous les lecteurs sont témoins des atrocités dont ils peuvent attester dans leurs vies quotidiennes. C'est la non-action, la passivité qui semble être dénoncée. Cette attitude passive face à l'atrocité fut celle de nombreux pays lors de la colonisation en Afrique. Et pourtant, Kafka, malgré une accusation que l'on pourrait supposer sérieuse, conserve un ton de légèreté dans la description de la nouvelle. La mort devient une expérience au-dessus de laquelle plane une certaine joie. Lorsque l'officier décrit les étapes du fonctionnement de l'exécution, il en devient presque un personnage comique. On

³¹ Hannah Arendt, *La tradition cachée : le juif comme paria*, traduit de l'allemand et de l'anglais par Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Christian Bourgeois, « Détroit », 1987.

³² « Les récits de Kafka désappointent [le lecteur] encore plus que sa propre vie. Ils ne renferment aucun élément de rêverie par rapport au quotidien et n'offrent ni conseil, ni enseignement, ni consolation. C'est seulement le lecteur qui, pour quelque raison que ce soit, et toujours dans un état d'esprit d'indétermination, se trouve lui-même à la recherche de la vérité, commencera à comprendre quelque chose à Kafka et à ses modèles et il lui sera reconnaissant lorsque, dans un passage isolé, voire même dans une seule phrase, la structure nue d'un événement complètement insignifiant lui deviendra brusquement visible. », *Ibid.*, p. 115.

³³ Marie José Mondzain, *K comme Kafka*, op. cit., p. 30.

³⁴ Hannah Arendt, *La tradition cachée : le juif comme paria*, op. cit., p. 121.

³⁵ Frantz Kafka, *La colonie pénitentiaire*, op. cit., p. 26.

retrouve cette légèreté de ton quand il se met à parler du prisonnier qui, au bout de plusieurs heures de souffrances, finit par se résigner :

Mais comme il devient calme à la sixième heure !³⁶

Un peu après, il décrit le bruit du corps jeté dans la fosse en usant un langage enfantin :

A ce moment, la herse l'embroche complètement et le jette dans la fosse où il tombe en faisant « plouf » sur l'ouate et l'eau sanglante.³⁷

Humour et mort se côtoient et renforcent la dérision de la domination des corps et des esprits. Non pour la rendre plus acceptable mais au contraire pour la dénoncer d'une manière beaucoup plus efficace.

Selon Mondzain, pour réussir la décolonisation de l'imaginaire, il faut changer une certaine représentation que l'on a de soi. Il faut renverser cet ordre imposé par la pensée coloniale. Pour cela, une certaine compréhension de l'origine de cette légitimation du massacre est nécessaire. Kafka utilise la forme du bagne pour illustrer cette violence. Le milieu pénitentiaire est celui dans lequel on punit, où les corps subissent, où le droit à la dignité appartient seulement à ceux qui exercent le pouvoir. La justice est sévère, sans pitié. Elle est loin de celle des Droits de l'Homme comme on peut le voir en Europe. L'image de l'île, terre isolée sur le globe, représente cet isolement des idées, cette distance qui permet à l'homme de torturer à l'abri des regards de l'Europe.

L'écriture de Kafka touche tout lecteur qui se plonge dans *La colonie pénitentiaire*. Le ton déstabilise, il fait émerger les mécanismes d'un système impérialiste. Cette violence crée un contraste sous la plume de l'écrivain. Car les mécanismes de domination finissent, de façon insidieuse, par être tolérés voir acceptés, jusqu'à annihiler tout esprit critique. La lecture de Kafka renverse cette banalisation, éclabousse les esprits et interroge. Hannah Arendt relate cette « singularité de l'art de Kafka » qui, après avoir entraîné le lecteur dans un questionnement de ces images et de ces mots, finit par provoquer chez lui une révélation du récit³⁸. Cette secousse et cette prise de conscience vont amorcer la décolonisation de l'imaginaire et l'émancipation des esprits, longtemps habitués au discours colonial. Tout comme les phénomènes de créolisations, qui ont permis de former des langages en résistance à celui imposé par le colon,

³⁶ *Ibid.*, p. 24.

³⁷ *Ibid.*, p. 24.

³⁸ Hannah Arendt décrit un premier état de « fascination » chez le lecteur, qui en suite « se conjugue avec le souvenir ». L'art de Kafka se traduit par sa capacité à émerger dans l'expérience du lecteur et à imposer l'évidence de son récit. *La tradition cachée : le juif comme paria*, op. cit., p. 98.

Kafka déforme lui aussi sa langue natale. Marie José Mondzain, à travers l'analyse d'Edouard Glissant, explique l'impact qu'ont pu avoir les formes d'oppressions linguistiques sur l'imaginaire collectif³⁹. La loi imposée est aussi illisible que celle inscrite sur le bout de papier de l'officier. Pour s'opposer à cette domination irrationnelle, la poésie, la gestuelle et les sonorités vont former un acte de résistance. C'est cela que Glissant appelle la créolisation. C'est cette même forme poétique que Kafka essaye d'adopter dans sa légèreté, dans son utilisation différente de la langue allemande.⁴⁰

La folie coloniale.

La légèreté de ton de la nouvelle et l'absurdité qui plane dans *La colonie pénitentiaire* sont aussi représentatives d'un autre aspect du colonialisme : la folie. L'absence de toute lois prenant en considération les droits humains les plus fondamentaux était la source d'une liberté d'actions les plus cruelles pendant la colonisation. A la fin du XIXème siècle, au Congo, on coupait des mains pour punir ceux qui ne travaillaient pas assez dur, pour montrer l'exemple. Les villages qui refusaient de produire du caoutchouc était complètement décimés. Les soldats pouvaient forcer de jeunes hommes à violer ou tuer leurs mères ou leurs sœurs⁴¹. Comment l'inconcevable pouvait-il se produire ? Kafka ne donne pas une réponse claire dans sa nouvelle mais met en scène cette folie destructrice avec une grande précision. Le colon, coupé de toutes conceptions d'humanisme, de toute fréquentation d'être rationnels, trouve sa propre rationalité dans la découpe des corps. La violence fait loi et elle crée sa propre légitimité. Le sens de tout ce que l'on connaît en Europe est perdu, son écho ne peut parvenir jusqu'aux confins de la terre, où l'homme va torturer au nom du profit. La perte de sens est pleinement respectée dans les écrits de Kafka. Le lecteur ne sait plus où se placer. Malgré un ton humoristique provoqué par l'absurdité de la scène, le malaise s'installe devant la facilité avec laquelle des mots d'une violence inouïe peuvent sortir de la bouche de l'officier. On ne décèle aucune trace d'humanité. Il n'hésite à aucun moment, ni quand il condamne, ni quand il donne les détails de l'outil de torture, ni lors de l'exécution. Aucune once de regret ne peut être perçue par le lecteur. L'officier est comparable au commandant Kurtz de Joseph Conrad dans son roman *Heart of Darkness*⁴². Un commandant, qui, isolé dans une jungle dévorante, finit par sombrer dans la folie et le massacre.

³⁹ Marie José Mondzain, *K comme Kafka : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, op.cit., p. 118.

⁴⁰ « Parler sa langue comme une langue étrangère est sans doute une des voies radicales vers la décolonisation de l'imaginaire ». *Ibid.*, p. 119.

⁴¹ Adam Hochschild, *King Leopold's Ghost: A Story of Greed, Terror, and Heroism in Colonial Africa*, Houghton Mifflin Harcourt, 1998, p. 166.

⁴² Joseph Conrad, *Heart of Darkness*, Penguin classics, 2007.

Kafka nous plonge dans cet univers qui est inconcevable dans nos esprits. Il rend compte de l'horreur coloniale, comme la presse internationale avait pu le faire en 1896 en révélant les atrocités commises au Congo⁴³. Le voyageur, spectateur impliqué dans cette scène morbide, devient fou à son tour. Personne n'échappe à cette atmosphère délirante dégagée par le côté irrationnel de la violence. Marie José Mondzain parle aussi de cet état de « Perte du Nord » qu'elle relie à la perte de l'Europe : « [...] perdre l'Europe, c'est perdre la raison⁴⁴ ». De nouvelles études traitent de la folie au sein des colonies Africaines de la fin du XIXème à la moitié du XXème siècle⁴⁵. La folie des colons était cachée, elle était le reflet sombre de l'impérialisme colonial. Ce fut une des raisons pour lesquelles les recherches et les données manquèrent à ce sujet. La folie était en fait utilisée par les pays colonisateurs comme une arme supplémentaire pour faire taire les corps et les esprits. Dès qu'un individu se montrait indiscipliné, il pouvait être relégué au rang de fou et condamné à l'enfermement thérapeutique. Les colons, les véritables fous de l'histoire, enfermaient donc les populations opprimées sous prétexte de folie :

La psychiatrie y est avant tout décrite comme un outil parmi d'autres de contrôle social au service d'une mise en valeur rationnelle du monde colonisé, basée sur des préjugés raciaux, afin d'affirmer et de légitimer la mission civilisatrice.⁴⁶

Toute la moralité des territoires coloniaux appartenait aux colons. Les critères de folies étaient définis par ceux qui commettaient les pires atrocités. L'asile, en plus de tous les modes de soumission déjà présents, installait un nouvel état de domination et créait de nouvelles contraintes pour les peuples dominés. Dans *La colonie pénitentiaire*, les rôles sont tout aussi inversés. La folie despotique incarnée par l'officier et appliquée par la machine de torture devient tout à fait raisonnable dans un monde où le fou est celui qui ose s'opposer à cette loi arbitraire.

Le style d'écriture de Kafka épouse donc parfaitement la perte de raison liée à l'impérialisme colonial. L'absurde prend tout son sens dans la bouche de l'officier, les atrocités ont leur place dans ce monde où la pitié ne semble pas exister, alors qu'elle réside dans un sentiment religieux que l'on essaye d'inculquer aux colonisés.

⁴³ Sarah Diffalah, Les mains coupées du Congo, une horreur de la colonisation, L'OBS, 20 décembre 2018, URL : <https://www.nouvelobs.com/monde/afrique/20181220.OBS7462/les-mains-coupees-du-congo-une-horreur-de-la-colonisation.html>, consulté le 27.11.2021.

⁴⁴ Marie José Mondzain, *K comme Kafka : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, op.cit., p. 64.

⁴⁵ Romain Tiquet, *Une histoire de la folie en Afrique de l'Ouest. Définir gouverner et vivre le désordre mental*, Concours CNRS, 2018.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 5.

Le messianisme, symbole d'un empirisme chrétien.

Comme nous l'avons souligné dans la première partie, le refus du messianisme transparaît dans les écrits de Kafka. Quand le voyageur se rend sur la tombe de l'ancien commandant, il est écrit :

Une prophétie nous assure qu'au bout d'un certain nombre d'années le commandant ressuscitera et, partant de cette maison, emmènera tous ses fidèles reconquérir la colonie. Croyez et attendez.⁴⁷

La tombe est sous une table, elle ne semble pas être entretenue. Même ces écrits messianiques ne sont pas respectés. Kafka critique la vision divine du commandant qu'ont ses fidèles. Elle peut s'apparenter à l'impérialisme colonial, qui, au nom d'une religion, au nom d'une « race blanche supérieure », a colonisé et torturé. Le rapport à la religion est présent dans divers passages de *La colonie pénitentiaire*. La sentence ressemble à un châtement divin. Elle est inscrite sur un bout de papier dans une écriture indéchiffrable, rapport à une écriture divine, seulement lisible par celui qui possède la foi. Les adeptes partisans de cette foi sont nommés « fidèles »⁴⁸. L'officier rappelle avec joie les anciens temps où les gens allaient voir les exécutions. Il est tel un vieux prêtre relatant l'époque où sa communauté allait à la messe. Les foules s'amassaient autour de la machine, objet divin. Les gens venaient en famille, les enfants étaient eux aussi conviés. Tout le monde semblait heureux dans cette procession atroce. La machine de la colonie devient le seul symbole restant de l'ancien temps, où pouvait se dérouler sans encombre les rites religieux. Tout comme la pratique de certaines religions, l'impérialisme colonial est aussi devenu un schéma archaïque, barbare, une fois ses atrocités dénoncées et l'apparition de nouveaux systèmes de domination. L'officier, malgré la mise en place d'une organisation allant à contre-courant des anciennes méthodes qu'il admirait, fait preuve d'une foi aveugle envers son vieux maître. Il tremble à l'idée de pouvoir abîmer le papier sur lequel est écrit la sentence. Peur de détruire une des dernières traces des commandements de l'ancien commandant.

On retrouve donc une description religieuse à travers l'action de la machine de l'ancien commandant et les actes de l'officier qui entretient le rite sacré. Le culte religieux fut un outil puissant dans la légitimation de l'impérialisme colonial. L'éducation des peuples inférieurs était une priorité qui servait d'excuse pour les plus abominables supplices. Marie José Mondzain

⁴⁷ Frantz Kafka, *La colonie pénitentiaire*, op. cit., p. 48.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 28.

évoque cet empirisme religieux qui ne peut être dissocié de l'impérialisme⁴⁹. Tout comme St-Paul, l'impérialisme veut conquérir les âmes et ceci à travers une domination des corps et des esprits. L'officier de la colonie devient donc, sous cette analyse, un missionnaire dont le devoir est de répandre sa doctrine. Il représente la figure du colonisateur, individu salvateur, qui se croit bon lorsqu'il est tyrannique. Sa foi n'a pas de limite, et si son culte devait disparaître, alors il devrait disparaître avec lui. Quand le voyageur lui fait part de son intention de ne pas promouvoir les soi-disant vertus de la machine, l'officier prend conscience du danger. Il est un des derniers représentants de cette ancienne coutume. Il ne parvient pas à convertir ce nouveau venu et à changer les méthodes pratiquées sur l'île. L'officier représente le fanatisme religieux, il ne peut vivre sans sa foi, il préfère mourir. C'est ce qui arrivera, et cette scène marquera sûrement les lecteurs de la nouvelle. L'officier libèrera le prisonnier, se jettera dans la gueule de la machine après l'avoir mise en marche. La souffrance sera maximale car les vieux mécanismes de l'instrument de torture sont en tout aussi mauvais état que la ferveur morale qui les a créés. Mais l'officier ne bougera pas, il n'aura même pas besoin d'être attaché. Sa foi ne peut subir une quelconque égratignure et ne se laisse pas déstabiliser, ni par la critique, ni par la souffrance. Il finira par mourir sous le joug de l'engin mécanique, comme s'il s'agissait d'une étape nécessaire pour rejoindre son créateur. La machine s'apparente à une intervention divine, inscrivant sa loi dans la chair, purifiant les corps sous son emprise.

Kafka, alliant l'officier et sa machine à une description qui fait penser à celle d'une stratégie impérialiste christianisant les esprits, laisse place à une autre interprétation, celle d'une critique de cette stratégie. Cette critique ne viserait pas seulement la colonisation des âmes à travers l'appareil religieux, mais aussi la folie qui l'anime. La foi qui aveugle est pareil à la folie qui l'accompagne. Elle fait disparaître toute humanité chez l'homme. Hannah Arendt décrit aussi cet outil colonial qui consolide l'idée d'un peuple élu par les dieux, s'autorisant toute action dans un but d'évangélisation⁵⁰. Le peuple colonisateur, au nom d'un Dieu, au nom d'une idée de supériorité, bafoue les Droits de l'Homme, symbole des idées européennes.

Le rapport à la colonisation contemporaine.

Bien que la nouvelle de Kafka puisse être assimilée à une critique de l'impérialisme colonial de son temps, il semble que son message s'articule aussi dans une réalité bien plus

⁴⁹ Marie José Mondzain, *K comme Kafka : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, op.cit., p. 151.

⁵⁰ « [...] les mouvements annexionnistes commencèrent par se proclamer élus de Dieu. On a souvent décrit le nationalisme comme un succédané émotionnel de la religion, mais seul le tribalisme des mouvements annexionnistes offrait vraiment une nouvelle théorie religieuse et un nouveau concept de sainteté », Hannah Arendt, *L'impérialisme*, op. cit., p. 186.

contemporaine. Si son message traverse le temps, c'est parce que la domination des corps et des esprits que l'on a pu observer à l'ère coloniale et celle que l'on observe de nos jours partagent un élément en commun : le capitalisme. Hannah Arendt retrace les origines de l'impérialisme colonial dans *L'impérialisme*. Arendt décrit les débuts de la volonté d'expansion qui a été encouragée par la bourgeoisie à la fin du XIX^{ème} siècle :

L'expansion économique avait été déclenchée par une curieuse forme de crise économique, la surproduction de capital et l'apparition d'argent « superflu » résultant d'une épargne excessive qui ne parvenait plus à trouver d'investissement productif à l'intérieur des frontières nationales.⁵¹

Toute une partie de la bourgeoisie investissait alors des capitaux à l'étranger, ne pouvant plus le faire dans leur pays. Le marché était saturé. L'exportation des capitaux permit ensuite une exportation du pouvoir gouvernemental. Et c'est à ce moment-là, quand les investissements étrangers n'eurent plus besoin de l'aide des financiers juifs (à qui on faisait confiance car ils avaient déjà construit leur fortune en dehors du système capitaliste), que la bourgeoisie prit en main les opérations financières et donc l'entreprise impérialiste elle-même. Ce sera à ce moment-là que la violence put se développer dans des pays « arriérés et moins développés » où aucune loi ne pouvait la limiter. L'exportation de la violence permit son expression totale. Le lien entre capitalisme et impérialisme colonial semble donc établi. La volonté de transformer l'argent en plus d'argent provoque la délocalisation des capitaux et par la suite, du pouvoir contrôlé alors sur place par ceux qui gèrent ces capitaux. Les investissements ne pouvaient donc subir aucune sanction morale, aucune contrainte de l'état :

[...] les hommes d'affaires devinrent des politiciens et [...] se virent acclamés au même titre que des hommes d'états [...].⁵²

Le capitalisme de nos jours, même s'il ne prospère plus grâce à l'impérialisme colonial, opère cependant par une certaine domination des corps et des esprits. Marie José Mondzain expose cette transition entre « [...] esclavage colonial et esclavage planétaire »⁵³. La machine de l'ancien commandant représente cette transition entre un vieil outil colonial usé, dont les rouages n'ont que trop servi, et le nouvel esclavage dans ses techniques plus modernes, représentées par le nouveau commandant. Mondzain parle d'une nouvelle domination qui ne

⁵¹ *Ibid.*, pp. 28-29.

⁵² *Ibid.*, p. 35.

⁵³ Marie José Mondzain, *K comme Kafka : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, *op.cit.*, p. 135.

s'effectue pas à travers une torture directe des corps mais par une domination des idées, notamment celle du désir. Le désir est exporté aux quatre coins du monde. Dans sa colonisation des esprits, il prend une forme bien plus étendue que l'empirisme colonial. L'homme moderne devient à son tour un esclave, grâce à cette « extension de la négritude »⁵⁴. La machine d'aujourd'hui est un outil moderne, qui veut transformer l'homme en un être numérique. La domination des corps se fait à travers une politique de contrôle. Les âmes sont numérotées, scannées et répertoriées. Notre désir nous pousse à accepter ces termes. Les plateformes comme celles des réseaux sociaux permettent de transformer les désirs en données exploitables. Le capitalisme persiste donc à travers de nouvelles formes d'exploitations. Cette domination est encadrée par une législation qui s'inscrit en Europe dans la déclaration des Droits de l'Homme. Elle adapte donc son emprise au sein de formes légales où l'homme finit lui-même par en accepter les termes. Hannah Arendt décrit les héros kafkaïens comme des personnages qui luttent dans un monde anormal se comportant comme s'il était juste. Kafka, à travers ses personnages et sa poétique « met à nu les structures cachées de ce monde »⁵⁵.

L'absence de torture explicite des corps n'enlève aucunement la violence d'un nouvel essor capitaliste. Les seuils de tolérance face à la violence sont respectés afin de ne pas provoquer l'émeute. Marie José Mondzain s'en réfère à la pensée d'Antonio Casilli sur cet esclavage 2.0. Le colonialisme se développe désormais à échelle mondiale et pas seulement dans des pays considérés comme étant inférieurs. Il parle même d'un « prolétariat mondialisé »⁵⁶ plaçant tout être au même rang d'individu colonisable. La fin des vieilles structures de domination ne semble donc pas être un échec en soi pour ces dernières. L'ère de l'impérialisme colonial en Afrique s'est éteinte mais elle laisse la place à de nouvelles formes d'oppressions qui peuvent s'attaquer à de plus grandes masses.

A travers cette analyse de *La colonie pénitentiaire*, Kafka ne cherche pas seulement à critiquer l'impérialisme colonial qui s'exprime dans toute sa puissance pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il rend aussi compte de la transition vers un nouvel âge colonial vers lequel l'homme se dirige. La machine moderne n'est plus l'instrument archaïque de torture, elle repose sur de nouvelles technologies que critique l'écrivain⁵⁷. Le système capitaliste tel qu'il fonctionne résonne étrangement avec le contenu et la cohérence de cette nouvelle écrite voilà un siècle.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 138.

⁵⁵ Hannah Arendt parle de « jugements que tout le monde accepte comme sains » mais « sont en fait complètement insanes ». *La tradition cachée : le juif comme paria*, op. cit., p. 113.

⁵⁶ Marie José Mondzain, *K comme Kafka : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, op.cit., p. 139.

⁵⁷ Gustav Janouch. *Gespräche mit Kafka*, op. cit., p. 118.

Conclusion

La colonie pénitentiaire est une nouvelle qui remue le lecteur. Elle tord son esprit dans des questionnements et des interprétations diverses. Si la critique de l'impérialisme colonial a été choisie dans ce travail comme l'une des interprétations possibles c'est parce qu'elle trouve sa pertinence dans la vie engagée de l'auteur. Son isolement en fin de vie à cause de la maladie ne l'empêcha pas de fréquenter les différents milieux militants où la cause antimilitariste se faisait entendre. Ce sont ces traces de pensées militantes qui ont guidé ces interprétations et les ont fait résonner avec les mots de Hannah Arendt sur le colonialisme et avec l'analyse de Mondzain sur Kafka.

Les différents aspects de la vie de Franz Kafka, décrits dans les diverses biographies et dans ses carnets autobiographiques, laissent peu d'indices quant à l'analyse qu'aurait pu faire l'auteur de sa propre nouvelle. Mais la légèreté de ton et l'ambiance quasi-comique de la scène morbide sont révélatrices d'une critique incisive de tous les piliers de la domination. Ces formes de tyrannie prennent vie à travers les mots et la personne de l'officier, à travers l'œuvre de la machine, à travers le fantôme de l'ancien commandant qui plane encore sur la colonie.

Bibliographie

Ouvrages :

- Hannah Arendt. *L'impérialisme*, traduit de l'anglais par Martine Leiris, Fayard, « L'espace du politique », 1982.
- Hannah Arendt, *La tradition cachée : le juif comme paria*, traduit de l'allemand et de l'anglais par Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Christian Bourgeois, « Détroit », 1987.
- Max Brod. *Franz Kafka : souvenirs et documents*, traduit de l'allemand par Hélène Zylberberg, Gallimard, « Leurs figures », 1945.
- Joseph Conrad, *Heart of Darkness*, Penguin classics, 2007
- Adam Hochschild, *King Leopold's Ghost: A Story of Greed, Terror, and Heroism in Colonial Africa*, Houghton Mifflin Harcourt, 1998.
- Selwin James. *South of the Congo*, New York, 1943.
- Gustav Janouch. *Gespräche mit Kafka*, Frankfurt am Main, Fischer Bücherei, 1961.
- Franz Kafka, *La colonie pénitentiaire*, Gallimard, « Du monde entier », 1948.
- Franz Kafka, *Journal*, 12 août 1914, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, t. III.
- Franz Kafka, *Lettre à son père*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, t. IV.
- Michal Marès. « *Comment j'ai connu Kafka* », publié en annexe dans Klaus Wagenbach, *Franz Kafka. Années de jeunesse (1883-1912)*, traduit de l'allemand par Élisabeth Gaspard, 1967.
- Hélène Miard-Delacroix, *L'Allemagne impériale entre "place au soleil" et "place à part"*, Relations internationales, n°123, 2005/3.
- Octave Mirbeau. *Le Jardin des supplices*, Gallimard, 1991.
- Marie José Mondzain. *K comme Kolonie : Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*, 2020, La Fabrique.
- Anthony Northey, *Kafka's Relatives. Their Lives and His Writing*, Yale University Press, 1991
- Klaus Wagenbach. *Kafka par lui-même*, traduit de l'allemand par Alain Huriot, Seuil, « Écrivains de toujours », 1968.

Articles :

- Peter F. Neumeyer. *Franz Kafka, Sugar Baron*, The John Hopkins University Press, Modern Fiction Studies, Vol.17, n°1, Special number: the modern german novel, spring 1971.
- Paul Peters. *Witness to the Execution: Kafka and Colonialism*, University of Wisconsin Press, Monatshefte, Winter 2001, Vol. 93, n°4.
- Romain Tiquet, *Une histoire de la folie en Afrique de l'Ouest : définir gouverner et vivre le désordre mental*, Concours CNRS, 2018.

Autres sources :

- Pierre Benetti, Kongo, Konolie, Kafka, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2020/05/02/kongo-kolonie-kafka/>, consulté le 10/11/2021.
- Sarah Diffalah, Les mains coupées du Congo, une horreur de la colonisation, L'OBS, 20 décembre 2018, URL: <https://www.nouvelobs.com/monde/afrique/20181220.OBS7462/les-mains-coupees-du-congo-une-horreur-de-la-colonisation.html>, consulté le 27.11.2021